

HISTOIRE DES CRITIQUES DU SURREALISME ET CRITIQUE DES *HISTOIRES DU SURREALISME*

Pour une démystification de “l'historiographie surréaliste”

ANDREA D'URSO

1. Critique de la critique acritique

«Un bon surréaliste est un surréaliste *mort*». Telle semble être la devise que la plupart des historiens du surréalisme se proposent de suivre et de confirmer dans leurs travaux savants, surtout après la disparition d'André Breton en 1966, comme le faisaient les colons contre les Indiens d'Amérique, suivant une réponse attribuée au général Philip Henry Sheridan. Mais déjà du vivant de Breton, le mouvement surréaliste se voyait préférer à la fois ceux qui s'auto-définissaient comme ses «ennemis intérieurs» (tel que Bataille) et les soi-disant «hérétiques» n'ayant vécu que pour très peu de temps l'aventure surréaliste (Leiris, Queneau, Ponge, etc.). Tant et si bien qu'une autre paraphrase aussi, suivant le détournement proposé un siècle plus tard par l'Indien Harold Cardinal du dicton issu de Sheridan, semble convenir à cette autre démarche, encore actuelle, de la critique littéraire: «Un bon surréaliste est un *non*-surréaliste».

Peut-être, face à cet état des choses de la *critique historique* du surréalisme tendant à fixer les étapes événementielles de pareil objet d'étude, tenu pour mort et enterré, dans son immobilité cadavérique disséable à l'infini, ou à retracer les pratiques sans plus de pratiquants qu'il aurait parsemées tout au long de son parcours, comme le fait de sa bave la limace, avant de se dissoudre au soleil, n'y a-t-il pas de meilleure explication que celle d'Engels (1878), déjà rappelée par René Crevel en 1931 (p. 36), «en réponse aux histoires littéraires, panoramas, critiques»: «*L'habitude d'envisager les objets, non dans leur mouvement mais dans leur repos, non dans leur vie mais dans leur mort, cette habitude passée des sciences naturelles dans la philosophie a produit l'étroitesse spécifique des siècles passés, la méthode métaphysique*».

Sans jamais se douter qu'il s'agit plutôt d'une vivisection ou s'interroger sur ce qui resterait d'encore praticable, sinon pratiqué et vivant, toute exégèse semble plutôt aboutir à l'assurance d'une affaire classée ou, tout au plus, entériner sur le mode esthétique l'originalité et la pérennité d'un mouvement vidé de son sens éthique et révolutionnaire. C'est pourquoi il ne faudrait pas se tromper sur la base des sympathies que tel ou tel autre critique portent au surréalisme, mais bien plonger dans l'interrogation, à plus forte raison qu'en les cas des détracteurs. Pourquoi une telle sympathie affichée devrait-elle toujours conclure à la mort d'un mouvement dont on fait pourtant les appréciations les plus positives tout au long de sa propre dissertation? Et s'il est vrai que le surréalisme fut, comme on le dit, un mouvement totalement révolutionnaire dans la poésie, la pensée, les pratiques quotidiennes et artistiques qu'il prôna, peut-être ne serait-il pas mieux qu'il soit mort ou, du moins, qu'on se soucie de continuer à le déclarer comme tel, quand bien même on connaîtrait ou on trouverait facilement les preuves de sa survivance?

Certes, il serait paradoxal, voire choquant de découvrir que la sympathie portée à une cause n'est pas toujours le soutien de cette cause. Désabusons-nous, donc, et

rappelons que dans le domaine physiologique, le système sympathique préside à tout autre type de fonctions que celles de la vie de relation, bien au contraire: à celles basilaires de la vie végétative. C'est plutôt dans cette acception qu'il vaudrait mieux chercher à comprendre la position *sympathique* montrée par certains exégètes du surréalisme: non pas seulement au sens que le surréalisme est devenu pour eux un travail professionnel et un gagne-pain quotidien (la professionnalisation *en soi*, donc, déterminerait-elle la qualité et les contenus de sa propre production intellectuelle?), mais aussi parce que l'opinion qu'ils maintiennent et propagent à son égard s'insère dans la mécanique physiologique de croissance, développement, entretien et *reproduction* de la société présente.

De ce fait, dans le champ de la critique littéraire, il s'en suit que l'*histoire faite* est remplacée par l'*histoire relatée*, qui n'est que partielle – du fait d'être souvent une partie seule de celle, plus générale, de son *devenir* – et partielle aussi – car elle assume un point de vue particulier, serait-ce même de façon inconsciente. C'est le problème d'une *historiographie* qui se fait passer pour *histoire* tout court, d'autant qu'elle prétend fixer une version établie et incontestable empêchant tout aperçu critique. Ce problème liant *l'historiographie*, en tant qu'opération idéologique, à la *mystification* affecte également toute la critique la plus récente, comme nous le verrons, jusqu'à de graves conséquences touchant à l'occultation volontaire, la censure plus ou moins grossière, l'oubli acharné et la réécriture falsificatrice de *l'histoire surréaliste*, cela rendant nécessaire une mise en cause des axiomes, préjugés et lieux communs rebattus sans vérifications, en d'autres termes: une *critique de la critique acritique*.

Sans pour autant vouloir infirmer *a priori* l'entier de chaque travail de recherche ci-cité, dans ce cadre nous nous bornerons forcément à l'examen du problème susdit de l'acte de décès prématuré dans quelques exemples représentatifs de l'*historiographie* du surréalisme issue des différents courants *mainstream* (les «monstres sacrés» de la critique littéraire), avant-gardiste, politique, universitaire, extra-académique, et leurs combinaisons voire connivences éventuelles.

2. Surréalisme et historiographie, les surréalistes et leurs historiens

Le refrain conventionnel voudrait que tout commence avec Maurice Nadeau (1945), alors que tous ne savent peut-être pas que le premier travail historico-littéraire consacré au surréalisme parut en Italie en 1944 déjà, sous le titre de *Bilan du surréalisme*, qui – malgré la déclaration introductory de bonnes intentions: ne pas vouloir «faire allusion à un sens absolu d'événement tari et défini à jamais» (Bo 1944a, p. 5) – parlerait à lui seul de la perspective rétrospective adoptée et révèle d'emblée qu'il s'agit moins d'une histoire que d'une appréciation du point de vue de son auteur, très catholique et contrarié par la préoccupation/vie/lutte pratiques (pp. 83, 92, 93) liées à “l'adhésion marxiste” des surréalistes. Celui-ci, lui fit suivre la même année une *Anthologie du surréalisme*, décelant, elle aussi, un certain penchant par la cinquantaine de textes d'Eluard qui l'emportent sur la douzaine de Breton et le reste du recueil (Bo 1944b).

Pour revenir à M. Nadeau, quoiqu'il donne sa «première» *Histoire* au surréalisme et indique les étapes saillantes qui permettraient de la retracer, il considère ce mouvement comme figé déjà en 1945, un objet mort à disséquer, contrairement à l'intention exprimée dans l'avertissement (Nadeau 1945, p. 11). Certes, c'était le bon moment pour faire cela, juste après les difficultés de la guerre et sans prendre en compte l'entretien d'un réseau surréaliste aux Amériques.

C'est justement pourquoi le surréaliste Jean-Louis Bédouin crut opportun de lui

répondre plus tard, par un livre au sujet de l'activité du surréalisme pendant les vingt ans de 1939 à 1959, qui pourtant n'a fait ajouter à M. Nadeau qu'une simple référence à la fin de la réédition de 1964. Là aussi, il faudrait préciser que l'ouvrage de Bédouin (1960) parut en Italie d'abord, faisant pendant à la traduction des *Entretiens de Breton* (1952), avec deux titres significatifs. Ce dernier texte, le plus *historiographique* de Breton, est le premier de ce type à être écrit *de l'intérieur* du mouvement, dans lequel jusqu'à ce moment-là personne ne s'était préoccupé d'écrire l'histoire du surréalisme par les revues, les textes, les peintures, les objets et les activités surréalistes, précisément. Dans les *Entretiens* il faut certainement reconnaître déjà la nécessité de ne pas laisser le dernier mot à M. Nadeau et pas à lui seul, comme le démontrent certains passages ripostant aux accusations stalinienennes de Vailland (1948) et à l'interprétation que du surréalisme donnait Carrouges (1950), qui étaient tous, à ce moment-là, les derniers pouvant s'arroger le droit de définir le surréalisme vivant, opérant, tout autre que mort.

Quant à Bédouin, il faudrait rappeler que la préparation de son volume ne fut pas sans débat à l'intérieur même du mouvement surréaliste, à cause de ceux qui critiquaient son entreprise sur la base d'une délation contre cet ouvrage. Sur cette «affaire née dans les souterrains d'Italie, on croirait en pleine charbonnerie», comme l'écrivait Vincent Bounoure (1959) dans une lettre à Breton, celui-là invitait ce dernier à la cautèle et à la requête d'explications auxquelles Bédouin ne se soustrairait pas.

Cela dit pour la chronique intérieure, M. Nadeau, de son côté, inaugura ainsi la manie de prononcer prématûrément l'acte de décès du mouvement surréaliste et de réimprimer vingt ans plus tard des recherches vieillies sans aucun correctif de perspective, de quoi procédèrent un écho et un modèle rebondissant au niveau international. On rappelle rarement que les surréalistes mêmes réfutaient fréquemment ces décrets, en dernier celui de l'Internationale Situationniste, qui se voulait beaucoup plus moderne et en phase avec son temps, avant de disparaître, elle, après 15 ans, peu ou prou, et de réapparaître récemment sous sa forme «néo» aux traits ultragauchistes et anti-trotskistes. Les deux séries de «Médium» (1952-53; 1953-55), ensuite «Le surréalisme, même» (1956-59), «Brief» (1958-60) et «La Brèche» (1961-65) en témoignent encore, pour qui voudraient les lire et finalement mettre en évidence les contradictions du Situationnisme en tant que plagiaire et critique d'inspiration crypto-stalinienne du surréalisme.¹

C'était précisément en 1958, pendant que les surréalistes français tentaient de s'opposer concrètement à la fois à la prise de pouvoir par De Gaulle et à la guerre d'Algérie (la revue «Quatorze juillet» préparait la célèbre *Déclaration des 121*), que le manifeste situationniste, sous le titre ambigu d'*Amère victoire du surréalisme*, prononçait sans appel l'acte de décès de ce dernier, dont le nouveau mouvement d'avant-garde prétendait prendre la relève. Mais il faudra attendre une véritable mort, celle du Situationnisme et les cinq ans de deuil qui suivirent, pour que l'un de ses membres, ne pouvant plus faire l'*histoire* de son propre mouvement, comme le lui prescrivait Guy Debord, se hâta de faire celle des autres encore en vie, d'écrire l'historiographie du surréalisme de son vivant... Sous le pseudonyme de Jules-François Dupuis, Raoul Vaneigem écrivit ainsi son *Histoire désinvolte du surréalisme* (1977) et, ce qu'on sait moins, le surréaliste Bounoure (1977a) ne manqua pas d'ironiser sur ses contenus et de renverser ses visées dans un texte qui ne fut publié que posthume.

C'est 1977, et pourtant, contrairement à ce qu'affirment tous les historiens du mouvement, nous employons l'expression de «surréalisme vivant». Car, depuis une

¹ Nous avons ébauché les éléments essentiels à cette reconstruction dans D'Urso 2008.

enquête intérieure que Bounoure (1969) lança en issue alternative à celle imposée par Jean Schuster vis-à-vis de la soi-disant “crise de 1969”, et grâce à ceux qui y répondirent en exprimant leur désir et leur volonté de prolonger l’activité surréaliste malgré la tentative de sabotage de ce dernier, les anciens camarades de Breton réunis autour de Bounoure produisirent 10 numéros d’un «Bulletin de liaison surréaliste» («BLS») fabriqués de façon artisanale de 1970 à 1976 et publiés en volume unique en 1977, ainsi que plusieurs ouvrages individuels, un volume collectif en 1976, *La civilisation surréaliste*, dont Bounoure fut le maître d’œuvre, et la revue «Surréalisme» en 1977, qui pour des difficultés financières et éditoriales n’a eu que deux numéros, après lesquels de véritables problèmes débutèrent pour cette activité collective, ravivée au début des années 90.²

Quant à Schuster,³ c’est précisément lui qui décida unilatéralement, mais déjà avec un appui préalable d’une poignée d’amis surréalistes (Philippe Audoin, Claude Courtot, Gérard Legrand, José Pierre et Jean-Claude Silbermann) l’ayant ensuite suivi dans la revue «Coupure» (1969-72), de déclarer la fin de l’aventure surréaliste par une double page du «Monde» du 4 octobre 1969. Cet article, titré *Le quatrième chant* – contre lequel la directe protestation de Bédouin (1969) passa inaperçue aux yeux des spécialistes – établirait la mort d’un «surréalisme historique» et la persistance d’un «surréalisme éternel», selon les mots de Schuster (1969b) lui-même.

Cet adage a été rendu trop célèbre par les historiens du surréalisme pour que nous nous attardions là-dessus, mais il est facile d’en comprendre le *pourquoi*. Car, ce que jusqu’à ce moment-là la critique littéraire et les détracteurs n’avaient pas réussi à faire de l’extérieur, s’avérait par un surréaliste, celui-là même que Breton avait chargé d’entretenir les rapports avec les compagnons de route, tels les intellectuels de parti. De cette façon, un nouveau nécrologie était rédigé et publié – et par quelle fiable signature! – pour être prêt à l’usage (p)référentiel des historiens, qui n’auraient plus été accusés de mauvaise foi: «c’est Schuster qui l’a dit!», cette devise est devenue ainsi le mot de passe pour gagner l’attention des experts en surréalisme, la parole aux colloques internationaux et, dans la meilleure des hypothèses, l’accès au gotha des spécialistes. Même ceux parmi les plus *sympathisants* du mouvement surréaliste n’ont pas manqué de révéler les incohérences, les partialités et les limites idéologiques de cette entreprise.

Il serait utile de citer à ce propos un travail universitaire d’une experte indiscutée, Marguerite Bonnet, qui fut par ailleurs accueillie avec bienveillance par Breton lui-même, afin de faciliter sa thèse sur la naissance du surréalisme (Bonnet 1975), cela faisant d’elle, outre qu’une militante trotskiste,⁴ un témoin assez proche de ce mouvement, comme ce fut le cas de M. Nadeau jadis, qui aussi dirigeait «Clé», l’organe de la Fédération Internationale de l’Art Révolutionnaire Indépendant (FIARI). En effet, encore en 1982, M. Bonnet et Jacqueline Chénieux-Gendron (1982, p. VII) écrivaient: «si le Surréalisme est devenu un objet d’intérêt, les spécialistes et à plus forte raison un public plus large tendent à ne lui reconnaître d’existence véritable qu’entre 1924 et 1940, voire même 1935». Encore, faudrait-il observer quelle est alors la réponse qu’elles donnèrent à ce problème.

Comme l’explique la première ligne de la préface présentant leur catalogue, qui a sans aucun doute le mérite de retracer l’histoire du mouvement surréaliste à travers une présentation de ses revues et des articles qui y sont contenus: «Ce volume s’attache aux revues surréalistes françaises dans la mouvance d’André Breton, entre 1948 et 1972 (date

² Tout cela constitue une histoire cachée qui est justement au centre de notre travail monographique en préparation, prenant le contre-pied des *Histoires du surréalisme* arrêtées au moment fixé par Schuster. Sur l’œuvre de Bounoure, cf. déjà D’Urso 2009b et 2011.

³ Pour ses contributions au surréalisme, cf. Schuster 1969a.

⁴ M. Lequenne (2009, pp. 82-86) lui consacre un chapitre.

où se défait la cohésion du groupe surréaliste»). On remarquera tout de même une erreur de datation, car l'affirmation entre parenthèse est fausse du point de vue historique: on sait que la *date où se défait la cohésion du groupe surréaliste* est 1969, et il n'y a jusqu'à Schuster, Durozoi, Joubert et Chénieux-Gendron elle-même qui ne se trouvent d'accord en affirmant cela, comme nous le verrons de plus près. On songerait donc à une pure bavure, si seulement la date de 1972 n'apparaissait déjà dans le titre du volume et si M. Bonnet et J. Chénieux-Gendron ne répétaient dans la même page: «bien que des bulletins, revues, etc. aient été et soient encore publiés depuis cette date par certains des éléments issus de la dispersion, nous avons fixé pour limite à notre recherche ce moment même où disparaît l'unité du mouvement surréaliste».

En somme, *cette date ou ce moment même où disparaît l'unité du mouvement surréaliste* étant plutôt 1969, on ne saurait comprendre pourquoi leur inventaire ne s'arrête-t-il pas au dernier numéro de «L'Archibras» (1967-69), mais bien à la fin de «Coupure». On voit clairement qu'il y a là plus qu'une erreur *historique*, cela révélant une partialité idéologique, à même de fausser la rigueur scientifique de ce travail. En fait, il s'agit plutôt d'une véritable opération d'*historiographie* mystifiante, qui prétend subtilement ignorer le moment crucial de la crise de 1969, avec ses tenants et aboutissants, et faire passer «Coupure» pour une revue *surréaliste dans la mouvance d'André Breton*, le dernier vestige du surréalisme. Cela, outre qu'erroné, est même en contradiction avec la rupture (la *coupure*, justement) souhaitée par Schuster (1969b; 1969c, p. 49) et acceptée par ses amis l'ayant suivi dans cette revue – et astucieusement admise par J. Chénieux-Gendron (1984, p. 142) elle-même! – vis-à-vis du passé bretonien et de l'*«étiquette surréaliste»*.

Il est manifeste que pareil recensement partiel et partial paye-t-il son tribut idéologique à l'un des collaborateurs de ce volume, Pierre, et à l'une des sources pour la présentation des revues, Legrand, à savoir deux «coupuristes» convaincus. Du reste, on néglige que la plupart des spécialistes réunis autour de M. Bonnet, parmi lesquels ceux ayant conduit avec elle un inestimable travail pour l'édition des *Œuvres complètes* de Breton, étaient dans un groupe de recherche universitaire qui engageait Pierre, justement, et où était déjà programmée la réalisation de certains volumes publiés vingt ans plus tard, sans aucunement changer de parti pris et continuant à ignorer les documents parus dans l'entre-temps. Voilà comment des ex-surréalistes ont écrit *l'histoire du mouvement* auquel ils appartenrent, en dirigeant *l'historiographie universitaire*.

Par exemple, encore en 1994, avec ses nouveaux collaborateurs, J. Chénieux-Gendron – qui d'une certaine façon a succédé à M. Bonnet en tant que point de repère universitaire en la matière et directrice des recherches, colloques et publications à ce sujet – prolonge amplement l'inventaire précédent, mais non en avant de là où il s'arrêtait. En fait, ils cataloguent les revues «surréalistes ou apparentées» recouvrant ce vide laissé dans la période 1929-1946. On pourrait surtout reprendre ce qu'elle écrivait déjà dix ans auparavant, en 1984:

De 1919, date de l'écriture par André Breton et Philippe Soupault des *Champs magnétiques* jusqu'en 1969, date de la dissolution du groupe par lui-même (trois ans après la mort du poète André Breton), la fonction et la nature du surréalisme ont évolué, mais c'est surtout par contrecoup au formidable glissement des savoirs et des mœurs qui caractérise la société alentour durant ce demi-siècle. Pour dessiner seulement les lignes de force et les points d'ancre de cette évolution, il faudrait que l'on tînt compte d'un double mouvement, celui de l'histoire et celui du surréalisme. Cette manière de voir aurait l'avantage de cesser de faire percevoir le surréalisme comme une gerbe d'étoiles qui, éclatant en 1924, ne se résignerait pas, depuis, à mourir. Ainsi cesserait-on de définir ce mouvement seulement par les hommes qui, dans l'ordre chronologique, l'ont animé, par les paliers de ses élucidations successives,

par les bornes-repères de ses prises de position dans les difficultés politiques; ainsi définirait-on le surréalisme *dans son rôle*. À la limite, le surréalisme n'est peut-être qu'un rôle, ou, si l'on veut, le catalyseur d'un monde libéré, d'un monde à libérer. (Chénieux-Gendron 1984, p. 43)

Aucun doute que cette argumentation puisse séduire et convaincre,⁵ notamment les étudiants et les universitaires qui se consacrent à l'épuisement du sujet, y pouvant trouver de quoi alimenter et multiplier les mémoires, les thèses et les études sur *les surréalistes* (expression qu'elle a mise en vogue et désormais très rependue⁶). Mais donc, par cette approche change-t-elle quelque chose? Malheureusement, ce n'est rien autre qu'une façon différente et mal dissimulée, mais pareillement non-dialectique, d'exprimer la *position métaphysique* de Schuster, dont le nom disparaît dans ce passage, sous la fausse formule «de la dissolution du groupe *par lui-même*». Car l'histoire du «surréalisme», comme celle de tout *mouvement*, serait-il concret ou seulement de l'esprit, ne s'inscrit pas en dehors de «l'histoire», et que le «rôle» perd toute la dimension pragmatique liée à son sens s'il n'y a pas quelqu'un qui *le joue*; d'autant que, sur le mode de la praxis, cette position intellectuelle n'apporte aucun changement de perspective, *l'histoire du surréalisme* étant arrêtée, une fois de plus, là où aurait voulu l'arrêter Schuster – et non le «groupe lui-même»! – et ce «rôle» idéalisé ne demandant pas qu'on parle des «hommes qui, dans l'ordre chronologique, l'ont animé» même après 1969 et malgré les tentatives de sabotage qui allèrent avec.

Plutôt, pour mieux compléter l'historique de notre reconstruction, quoique dans les limites du cadre ci-imposé, nous devons revenir aux années 70 et rappeler qu'alors, déjà, Bounoure répliqua également à des anciens membres du mouvement surréaliste ainsi qu'à des compagnons de route, les uns et les autres s'adonnant à cette sorte de (ré)écriture de l'histoire passée, plus ou moins sournoise et mystifiante, sans aucun aperçu sur l'activité présente, à huis clos, que menaient encore les surréalistes parisiens refusant le diktat de Schuster. C'est surtout le cas de la lettre que Bounoure (1973b) adressa à Audoin au sujet du livre de ce dernier, *Les surréalistes* (1973). La même année il répondait à un texte sur le surréalisme que H. Marcuse avait écrit sous l'exhortation des surréalistes américains (Bounoure 1973a). Il faudrait aussi compter la réponse donnée à l'enquête du «Quotidien de Paris» (Bounoure 1974) et la lettre ouverte (Bounoure 1971) à M. Nadeau et D. Mascolo pour réfuter les déclarations d'un article de celui-ci concernant le surréalisme et paru dans «La Quinzaine littéraire» n°114 de celui-là. En outre, la même année que Bounoure rédigea sa critique du livre de Dupuis/Vaneigem, il publia un compte rendu du *Temps du surréel* de Pierre Naville, qui venait de paraître (Bounoure 1977b).

Aussi, déjà en 1972 ce fut encore Bédouin qui intervint pour remarquer les défauts du livre que Gérard Durozoi et Bernard Lecherbonnier (1972) venaient de publier. Sa critique portait notamment sur le fait qu'ils avaient souscrit aveuglément à la version donnée par Schuster dans *Le quatrième chant*, sans se préoccuper moindrement de citer le travail accompli par Bounoure et «nombre des membres du groupe surréaliste [qui] se sont insurgés contre cette déclaration qui ne pouvait engager que son seul signataire» (Bédouin

⁵ Frédéric Arbit (http://f.arbit.free.fr/notes_de_lecture/joubert_le_mouvement_des_surrealistes.pdf), par exemple, tout en donnant un compte rendu concernant le livre d'A. Joubert (2001) à même d'en saisir les limites, ne fait malheureusement que répéter les lieux communs de la critique littéraire, de M. Nadeau à A. Le Brun, jusqu'à suivre A. Joubert même, en faisant plusieurs fois allusion à une prétendue dilution du surréalisme dans le mouvement soixante-huitard, voire dans le Situationnisme, pour se conclure, enfin, avec la citation ci-dessus de J. Chénieux-Gendron, pourtant coupée d'un passage *déterminant*, que nous contestons par la suite.

⁶ Elle fait déjà d'en-tête dans le deuxième frontispice de Chénieux-Gendron *et alii* 1994, susnommé.

1972, p. 18). G. Durozoi répondit astucieusement en reprenant une expression employée par Bédouin (celle entre guillemets) qui lui donnait beau jeu pour affirmer qu'il était «bien entendu persuadé que cet article n'a nullement mis fin au "mouvement de pensée" surréaliste», et qu'il connaissait «l'activité de V. Bounoure», mais les éditions lui imposèrent de «sauter joyeusement 700 notes», dont «certaines [...] très importantes», à son dire, «et au moins 40 pages de bibliographie des ouvrages et articles *actuellement disponibles* des surréalistes eux-mêmes»; néanmoins, il considérait que «même ainsi tronqué ce petit livre pouvait être encore utile pour les étudiants et élèves» (Durozoi 1972, p. 19). Personne n'en doute; pourtant, il est intéressant de vérifier que vingt-cinq ans plus tard, les choses n'ont pas changé, semble-t-il. Ni Bédouin ni Bounoure n'étant plus là, G. Durozoi s'est trouvé impliqué dans une polémique dans «Le Cerveau» avec Alain Joubert (1997, 1998), ancien surréaliste ayant plus tard écrit le seul livre jusqu'à présent qui traite en détail les vicissitudes de 1969 et où il rappelle justement les raisons de ses critiques à G. Durozoi (cf. Joubert 2001, pp. 15-16). Voilà donc une autre riposte de la part d'un acteur à un *historiographe*.

Personnellement, nous n'aimons pas le ton employé tout au long du livre d'A. Joubert, qui par là réduit malheureusement la portée remarquable des faits relatés. En effet, il nous semble qu'il a pu satisfaire moins la nécessité de redécouvrir un point d'histoire cachée que la mauvaise conscience de ceux qui voudraient minimiser l'utilité de sa reconstruction éclairante, sur le vu de ses tons rancuniers, par l'argument que, ce faisant, il n'exaucerait que ces surréalistes attribuant à Schuster toute la responsabilité de l'impasse de 1969, plutôt que porter un jugement autocritique sur les positions qu'ils prirent ou qu'ils ne prirent pas, y compris lui-même.⁷ Ni nous ne souscrivons à ses analyses manichéennes et à ses conclusions sur «l'autodissolution du groupe», rengaine qui donne beau jeu aux critiques qu'il prétend critiquer. C'est pourquoi G. Durozoi peut reprendre à son compte des affirmations d'A. Joubert, soit pour se moquer de lui,⁸ soit pour confirmer sa thèse de la fin du «surréalisme historique» par «autodissolution» (Durozoi 2004, p. 642).

Toutefois, il ne nous importe pas de pointer le fait que G. Durozoi a choisi de se refuser à la fois de prendre en compte *le fond* des vicissitudes, des manœuvres, des conjonctures narrées par A. Joubert et de revoir par conséquent ses propres conclusions sur la prétendue «autodissolution» du groupe parisien (et nous soulignons *parisien*), même au-delà de ce qu'en dit Joubert. Cela, tout au plus, ne nous renseignerait que sur sa *rigueur d'historien*, et *d'historien de l'art*, et n'infirmerait que l'ampleur de la perspective historique, artistique et bibliographique saisie, ne discutant moindrement les activités et la facture des ouvrages de ceux qui ont persévétré dans leur être surréaliste au-delà du *Quatrième chant* de Schuster.⁹ Dans ce cadre, nous voudrions plutôt toucher à cet aspect

⁷ Rappelons que, si dans l'ouvrage susdit A. Joubert (2001) semble soutenir les raisons de Bounoure, alors il décida pourtant de se retirer et de ne pas prendre part au groupe que ce dernier rassembla autour du «BLS». En plus, comme le dit bien le sous-titre qu'il a choisi, il maintient qu'à la *mort du groupe* surréaliste suit, de façon quasiment schustérienne, la *naissance du mythe*.

⁸ G. Durozoi écrit à A. Joubert, par exemple: «il me semble même que, sur ce point [que le moment du surréalisme était en effet venu], nous pouvons être d'accord, puisque vous n'êtes ni du "B.L.S." ou de *La civilisation surréaliste*, ni des éditions Maintenant» etc. (Joubert 1998, p. 12).

⁹ Malgré une bibliographie imposante qui est vraisemblablement la plus riche que l'on puisse trouver à présent au sujet du surréalisme, la *disparité* de traitement et la *disparition* d'un point d'histoire sont éclatantes, qui sont réservées au collectif du «BLS», dont rien n'est dit à propos de ses contenus et de sa qualité, à «Surréalisme», dont l'arrêt après deux numéros viendrait «définitivement confirmer, avec huit ans de retard, le diagnostic du *Quatrième Chant*» (Durozoi 2004, p. 645), mais aussi aux Éditions Maintenant (1973-77) «qui font paraître de minces plaquettes» (p. 646), alors que «Coupure» est louée

capable d'élucider le *pourquoi* des rapports problématiques entre les surréalistes et leurs prétdus historiens. Ces derniers ont beau s'en plaindre, voilà qu'ils ne cessent pas d'en multiplier les causes.

À cet égard, il ne nous semble pas de la moindre importance que G. Durozoi se soit soucié de corriger dans la réédition de son ouvrage monumental, qui «fait référence», toutes les erreurs (légendes incomplètes, imprécisions historiques ou biographiques, attributions erronées des œuvres, etc. – sauf deux) soulignées par A. Joubert (1997, 1998) à l'occasion de leur polémique, sans pourtant faire acte d'*honnêteté intellectuelle* en remerciant de ces précisions cet ancien surréaliste. On peut bien croire que le livre en ressort amélioré par ces corrections, qui d'ailleurs restent apparemment les seules, car toutes les autres coquilles demeurent inchangées (y compris certains noms cités dans la première page des remerciements). C'est peut-être une preuve de plus que même l'auteur n'a pas envie de rouvrir les 800 pages de son ouvrage et qu'un succès commercial peut se permettre n'importe quelle outrecuidance. Sans compter, en outre, que la mithridatisation capitaliste encourage tout revirement d'opinion au moment profitable. À la suite de ces remarques, nous ne serons donc pas étonnés de voir paraître demain chez Hazan une nouvelle version *revue et corrigée*, avec un grand chapitre consacré à Bounoure...

G. Durozoi, H. Béhar et d'autres spécialistes sont également visés par Marie-Dominique Massoni (2004), surréaliste participant depuis trente ans environ aux activités du groupe surréaliste parisien, encore existant bien que dans des conditions qui restent à discuter. On ne sait pas s'il faudrait s'amuser de voir «l'un de ces universitaires appeler ses étudiants à aborder le nouveau terrain de recherche signalé par le livre d'Alain Joubert», comme M.-D. Massoni l'écrit, ou plutôt s'inquiéter de découvrir que ceux qui prétendent parler du surréalisme en 1968, ignorent totalement cet ouvrage, encore en 2008... Bien qu'il inspire à la prudence, du fait de l'excès de subjectivité et d'égocentrisme que révèle la narration d'A. Joubert, tant et si bien qu'il semble réduire des questions de plus grande envergure et bien plus embrouillées à de pures disputes d'antipathie personnelle visant lui et sa compagne Nicole Espagnol, qui pourtant ont existé comme le confirment oralement d'autres témoins, toute enquête actuelle sur le surréalisme d'hier et d'aujourd'hui ne saurait se contenter de ce motif pour le déconsidérer dans son intégralité ou négliger les faits qu'il prétend exposer. Bien sûr, ce discours pourrait s'élargir à la critique italienne.¹⁰

sans le moindre aperçu critique, ni de critique d'art, ce que G. Durozoi est censé faire si l'on en croit ses publications chez Hazan. À ce propos, cf. aussi les ouvrages qui y parurent *après* les polémiques suscitées, où, tout en s'efforçant de préciser que le surréalisme a existé «depuis 1924 jusqu'à (au moins) 1969» (Durozoi 2005, p. 270; 2002, p. 3) il maintient une position schustérienne, assaisonnée avec une pincée de Joubert, sur la fin du mouvement, «puisque il s'autodissout en 1969, mais perdure au-delà» (Durozoi 2005, p. 274).

¹⁰ Il suffit ici de remarquer que les plus récents et célèbres exemples négligeant les événements de 1969 et les prolongements successifs suivent parfaitement leurs modèles français. L. Binni, encore en 2001 et après avoir changé plusieurs fois son jugement d'ensemble sur Breton et le surréalisme (Binni 1971; F. Fortini et L. Binni 1977, 2001), «propose de relancer la pensée critique surréaliste, pour un surréalisme de deuxième génération» (Binni 2001a, p. 283), mais avec une série de réserves et sans donner aucune place à Bounoure et à l'ensemble du «BLS», bien entendu... Comme le font M. Bonnet et J. Chénieux-Gendron, et tous ceux qui les ont suivies, il substitue le groupe à Schuster, en parlant de la conclusion de «l'expérience du mouvement organisé, qui en 1969 déclare publiquement, avec une annonce dans *Le Monde*, sa propre dissolution» (Binni, 2001b, p. 118). Rappelons aussi P. Décina Lombardi 2002, considérant de plus près la période de 1968-69 (quoiqu'avec plusieurs imprécisions déjà corrigibles à l'époque de cette première édition) et mentionnant un groupe rassemblé «autour de l'irréductible Vincent Bounoure» (p. 523). Sans aucunement estimer nécessaire de revoir des recherches (*remarquables*) d'il y a 20 ans, cet ouvrage volumineux est réimprimé tel quel (y compris les informations erronées) en 2007,

Pour en rester à la française, le cas le plus grave et le plus emblématique aussi des conséquences extrêmes auxquelles a mené l'enracinement d'une pratique de recherche idéologique (au sens marxien de *fausse conscience*) tendant à occulter volontairement les issues autres que schustériennes du surréalisme dans le post-68 et 69, est celui du livre de Jérôme Duwa (2008): *1968, année surréaliste. Cuba, Prague, Paris*.¹¹ Quelqu'un pourrait soulever à raison l'objection que contester un ouvrage prétendant parler de 1968 parce qu'il ne parle pas du post-68 n'a guère de sens. En fait, ce que nous lui contestons est d'avoir construit un exposé des événements de 1968 sur la base (idéologique) d'une thèse préalable et sur le vu (anachronique) de ce qui arriva *après* – et ce particulièrement en tenant compte de ces événements et de ces documents, et d'eux seuls, qui confirmeraient la thèse susdite, qui est la suivante: «entre 1967 et 1968, le groupe surréaliste parisien s'est en quelque sorte accompli» (p. [5]). Il s'agit donc bien d'articuler cette chronique, dominée à la fois par l'esprit d'escalier et par un refus idéologique de comprendre son sujet, autour d'une prétendue «petite expérience de désenchantement» (p. 19), au fait que «l'histoire aura voulu que pour les surréalistes la fin des illusions cubaines soient en même temps la fin de tout» (p. 27).

C'est un bel exemple d'idéalisme de la part de celui qui se professe «ami de Benjamin Péret». Et pourtant, voilà qui nous fait comprendre ce que viennent faire ici, dans un exposé de «1968, année surréaliste», le rappel de la participation de certains surréalistes à l'OLAS cubaine *en 1967*, les 19 pages consacrées au repêchage d'un article de 1967 d'Alain Jouffroy (dont les manœuvres d'absorption dans le PCF du surréalisme après la mort de Breton sont bien connues) prônant une propagande enthousiaste de Cuba, et à son interview récente, cachant encore les fautes du régime castriste derrière la CIA et craignant un très proche «carnage» des communistes (p. 92), ce qui participe bien d'une véritable *réécriture philo-stalinienne de l'histoire*; sans compter les textes nostalgiques de C. Courtot sur lesquels vient s'étioler la dernière partie du livre prétendant traiter de Paris en Mai 68... Tout cela et maintes références d'entrée de jeu à «un panorama ancien» (p. 9), au «décor d'une époque révolue» et au fait qu'«aujourd'hui il n'y a plus vraiment lieu de courir et 1968 est derrière nous», comme pour rassurer le lecteur qui pourrait s'inquiéter de se voir plongé dans «ce temps en surchauffe révolutionnaire» (p. [5]), nous révèlent d'abord que J. Duwa se propose de montrer une histoire définitivement établie d'un groupe qui aurait été «conduit à s'autodissoudre» (il ne nous dit pas *par qui*, pourtant) et où «cette dissolution n'est pas tant le fait de différends internes que de la pression formidable des événements politiques de l'année 1968» (p. 9). Cela n'est qu'une autre façon acritique de justifier, voire ratifier comme une fatalité historique la manœuvre de Schuster et ainsi esquiver une étude réelle des tensions intérieures, auxquelles celui-là même fit allusion (Schuster 1969b) et que Joubert (2001) a seulement esquissées. Ce

sauf une précision complétant les publications de Bounoure en 1976-77, une petite citation d'une de ses lettres (tirée de Bounoure 2004), et un ajout critiquant le livre de Jean Clair (2003) comparant les surréalistes aux terroristes (ce qui dans la presse sert précisément pour justifier la réédition). L'ouvrage d'A. Joubert (2001) y est totalement ignoré dans les deux éditions. L'autrice assume et répète, sans aucune vérification, la version bâtie dans la partie finale de Pierre 1982 (pp. 432-433), d'où procèdent aussi des «anachronismes psychologiques» qui altèrent la chronologie et les mobiles des événements. Son ouvrage, le plus riche et détaillé qu'on connaisse en Italie au sujet du surréalisme, serait comparable à plusieurs égards à celui de G. Durozoi (1997, 2004).

¹¹ Dans D'Urso 2009a, nous avons partiellement rendu compte de cet ouvrage et de ses déficits de documentation, de reconstruction, d'analyse et de perspective historiques et idéologiques à la fois.

faisant, J. Duwa occulte également des développements successifs et des matériaux qu'il feint ne pas connaître, s'il ne les tient et ne les fait pas passer pour inexistants, même.¹²

3. Critique «historique» et histoire critique du surréalisme

Ce dernier exemple, qui n'est que le plus récent et le plus maladroit d'une série dont les origines remontent aux années 70, comme nous l'avons montré, est une preuve ultérieure que l'historiographie du surréalisme continue encore à être écrite par ceux qui se sont refusés à un certain moment – dès le début ou après leur retraite, tôt ou tard – de *faire son histoire*. Schuster et Pierre (par les deux volumes des *Tracts surréalistes* de 1980-82, d'abord, et ensuite par l'entreprise de l'association Actual subventionnée par le Ministère de la Culture) se sont consacrés à la gérance des archives surréalistes après avoir quitté le *nom* et le *mouvement* du surréalisme.¹³ Ainsi, *en ex-surréalistes*, ils ont bâti cette version «historique» bien connue, que les critiques ont suivie, répétée et enracinée au niveau international. Comme si, ce faisant, la *pacification définitive* était accomplie entre les surréalistes et les historiens, qu'ils n'avaient pas manqué de contester.¹⁴

C'est pourquoi, lorsque Bounoure (1973a, p. 17) écrit: «On constate tout d'abord que le message surréaliste n'a été pleinement entendu qu'à l'intérieur du surréalisme lui-même. Cette affirmation serait risible si elle ne s'assortissait d'une provocation nécessaire. Nous n'avons pas besoin d'exégètes», il ne résume pas seulement l'essence de cet état des choses atavique et encore actuel par rapport aux liens problématiques entre les surréalistes et leurs historiographes; mais il pose aussi les experts en surréalisme face au tragi-comique de leur rôle. Car, est-il possible qu'aux critiques il ne reste que trancher les événements et les témoignages au gré d'une préalable obéissance idéologique, choisir de se refaire aveuglément à l'une ou à l'autre version que d'autres ont bâtie de l'intérieur ou de l'extérieur du mouvement, ou se résigner au silence de l'inanité de leur fonction, qui semble avoir perdu toute volonté de s'adonner à la compréhension et à l'éclaircissement de leur sujet par l'étude des documents et des faits, avant de préétablir la clé de leur interprétation?

En effet, comme nous l'avons vu, l'*historiographie de la critique littéraire*, fût-elle d'universitaires ou non, d'avant-gardistes ou d'ex-surréalistes, d'historiens antagonistes ou sympathisants du mouvement surréaliste, de staliniens mal dissimulés ou de trotskistes reconnus, nous rebat les oreilles depuis quarante ans par celle qu'on pourrait nommer de *critique «historique»* du surréalisme; le temps est venu où il faudrait plutôt changer de route (et de lignée de modèles) et se diriger finalement vers une *histoire critique* du surréalisme qui soit en même temps, en soi déjà, une *critique de l'historiographie littéraire* connue jusqu'à présent sur ce sujet.

¹² C'est aussi le cas de la préparation de la *Plateforme de Prague* de 1968: «En l'absence de documents originaux témoignant de la fabrique de ce texte, on s'en tiendra au témoignage de Jean Schuster» etc. (p. 147). Ces documents *sont absents* là où J. Duwa les a cherchés (dans les archives de Schuster et Cie de l'IMEC), alors qu'ils *sont* dans les archives de Bounoure...

¹³ Rappelons aussi que d'autres «coupuristes» devinrent historiographes ou biographes, tels Legrand (1976; 1977) et déjà, bien que pour des mobiles différents, l'édit Audoin (1970; 1973).

¹⁴ Voilà ce que disait Schuster lui-même au colloque de Cerisy-La-Salle en 1966 (Alquié 1968, p. 340, c'est nous qui soulignons): «[...] je suis obligé ici, parlant au nom du surréalisme, de défendre le surréalisme contre ses fossoyeurs. Or, il y a une tendance commune à tous les fossoyeurs: limiter historiquement le surréalisme. Cela ne veut pas dire que des gens bien intentionnés ne cèdent pas à cette facilité, [...]. Mais, [...] je me défie, passez-moi l'expression, comme de la peste de tout ce qui peut le limiter historiquement».

Références bibliographiques

- Alquié F. (éd.) 1968, *Entretiens sur le surréalisme*, Mouton, Paris-La Haye.
- Aribit F., Compte rendu http://faribit.free.fr/notes_de_lecture/joubert_le_mouvement_des_surrealistes.pdf
- Audoin Ph. 1970, *Breton*, Gallimard, Paris.
- 1973a, *Le surréalistes*, Le Seuil, Paris.
 - 1973b, Réponse à V. Bounoure, in «BLS», 8, février 1974, p. 27.
- Bédouin J.-L. 1960, *Storia del surrealismo dal 1945 ai nostri giorni*, vol. II, Schwarz, Milano; éd. fr. *Vingt ans de surréalisme. 1939-1959*, Denoël, Paris, 1961.
- 1969, *Le surréalisme aujourd'hui*, «Le Monde», 25 octobre 1969.
 - 1972, *De J.-L. Bédouin à G. Durozoi (juin 1972)*, in «BLS», 5, septembre 1972, p. 18.
- Binni L. 1971, *Breton*, La Nuova Italia, Firenze.
- 2001a, *Post-fazione faziosa, per insistere e ricominciare*, in Fortini F., Binni L. 2001.
 - 2001b, *Potere surrealista*, Meltemi, Roma.
- Bo C. 1944a, *Bilancio del surrealismo*, CEDAM, Padova.
- 1944b, *Antologia del surrealismo*, Edizioni di Uomo, Milano.
- Bonnet M. 1975, *André Breton: naissance de l'aventure surréaliste*, J. Corti, Paris, rééd. 1988.
- Bonnet M., Chénieux-Gendron J. (éd.) 1982, *Revues surréalistes françaises autour d'André Breton 1948-1972*, avec la collaboration de J. Pierre, J. Vovelle, P. Bernier et M. Sonnet, Kraus international publications, Milwood, New York.
- Bounoure V. 1959, Lettre à André Breton du 26/8/1959, Archives 42, rue Fontaine, disponible en ligne.
- 1969, *Rien ou quoi?*, in Bounoure 1999, pp. 30-58.
 - 1971, *Pour information*, in «BLS», 2, avril 1971, pp. 22-24, puis *Lettre ouverte à Dionys Mascolo*, in Bounoure 2004, pp. 89-91.
 - 1973a, *Libre échange avec [Herbert] Marcuse*, in «BLS», 7, décembre 1973, pp. 11-18, puis in Bounoure 1999, pp. 125-134 (texte revu en 1978).
 - 1973b, *De Vincent Bounoure à Philippe Audoin sur Les surréalistes*, in «BLS», 8, février 1974, p. 26.
 - 1974, *Pour parler surréaliste*, in «BLS», 9, décembre 1974, pp. 34-36, puis in Bounoure 2004, pp. 100-101.
 - (éd.) 1976, *La civilisation surréaliste*, Payot, Paris.
 - 1977a, *À propos de chiennes cocasses*, in Bounoure 1999, pp. 67-72.
 - 1977b, *Sa main tremble de rages mal éteintes...*, in «Rouge», 418, 8 août 1977, puis *La bave intarissable d'un «éminent reptile»: Pierre Naville, Le temps du surréel, éditions Galilée (version intégrale)*, in Bounoure 2004, pp. 129-133.
 - 1999, *Moments du surréalisme*, L'Harmattan, Paris.
 - 2004, *L'événement surréaliste*, L'Harmattan, Paris.
- Breton A. 1952, *Entretiens 1913-1952*, avec André Parinaud, Gallimard, Paris; trad. it. de L. Maitan et T. Sauvage (A. Schwarz), *Storia del surrealismo (1919-1945)*, vol. I, éd. A. Parinaud, Schwarz, Milano, 1960; rééditions: *Entretiens (Storia del surrealismo 1919-1945)*, Erre emme, Bolsena, 1991, 1997.
- Carrouges M. 1950, *Les données fondamentales du surréalisme*, Gallimard, Paris.
- Chénieux-Gendron J. 1984, *Le Surréalisme*, PUF, Paris.
- Chénieux-Gendron J., Le Roux F., Vienne M. (éd.) 1994, *Le surréalisme autour du monde: 1929-1947. Inventaire analytique de revues surréalistes ou apparentées*, avec la collaboration de J. Baker, P. Gille, E. Guigon, T. Mathews, J. Pierre, M. Remy et J. Vovelle, CNRS Éditions, Paris.
- Clair J. 2003, *Du surréalisme considéré dans ses rapports au totalitarisme et aux tables tournantes. Contribution à une histoire de l'insensé*, Mille et une nuits, Paris.
- Crevel R. 1931, *Résumé d'une conférence prononcée à Barcelone le 18 septembre 1931 et plan d'un livre en réponse aux histoires littéraires, panoramas, critiques*, in «Le surréalisme au service de la révolution», 3, décembre 1931, pp. 35-36.
- Dècina Lombardi P. 2002, *Surrealismo 1919-1969. Ribellione e immaginazione*, Editori Riuniti, Roma, rééd. Mondadori, Milano, 2007.
- Durozoi G. 1972, *De G. Durozoi à J.-L. Bédouin (juillet 1972)*, in «BLS», 5, p. 19.
- 1997, *Histoire du mouvement surréaliste*, Hazan, Paris, rééd. 2004.
 - 2002, *Le surréalisme* Hazan, Paris.
 - 2005, *Dada et les arts rebelles*, Hazan, Paris.
- Durozoi G., Lecherbonnier B. 1972, *Le Surréalisme: théories, thèmes, techniques*, Larousse, Paris.

- D'Urso A. 2008, *Les surréalistes (avant,) pendant (et après) Mai 68*, in «Critique communiste», 186, mars 2008, pp. 168-175 (disponible en ligne).
- 2009a, «*Cours, camarade, le stalinisme est derrière toi!*» À propos d'un livre «historique» de Jérôme Duwa, in «Critique communiste», 189, janvier 2009, pp. 150-152.
 - 2009b, *Vincent Bounoure e la dialettica dello spirito. Il gioco surrealista dei contrari, antidoto al principio di identità*, in «Athanor», 13, Meltemi, Roma, pp. 114-125 (disponible en ligne).
 - 2011, *Poésie, peinture, sémiotique et anthropologie chez Vincent Bounoure (ou De quelques limites de la critique littéraire)*, in «Between», 1, mai 2011 <http://ojs.unica.it/index.php/between/article/view/195>.
- Duwa J. 2008, *1968, année surréaliste. Cuba, Prague, Paris*, IMEC.
- Engels F. [1878], *Anti-Dühring*, trad. fr. d'É. Bottigelli, Éditions sociales, Paris, 1950 (disponible en ligne).
- Fortini F., Binni L. 1977, *Il movimento surrealista*, Garzanti, Milano, rééd. 1991, 2001.
- Joubert A. 1997, *Message personnel à Gérard Durozoi*, in «Le Cerceau», 15, hiver 1997-1998, pp. 1-5.
- 1998, *Durozoi, suite et fin*, in «Le Cerceau», 16, printemps 1998, pp. 11-15.
 - 2001, *Le mouvement des surréalistes ou le fin mot de l'histoire. Mort d'un groupe – naissance d'un mythe*, Nadeau, Paris.
- Legrand G. 1976, *Breton en son temps*, Le Soleil Noir, Paris.
- 1977, *Breton*, Belfond, Paris.
- Lequenne M. 2009, *Catalogue (pour Mémoires)*, Syllepse, Paris.
- Massoni M.-D. 2004, *Les recalés de la maternelle*, http://surrealisme.ouvaton.org/article.php3?id_article=75
- Nadeau M. 1945, *Histoire du surréalisme*, Le Seuil, Paris; doublée des *Documents surréalistes* en 1948; réédition 1964.
- Naville P. 1977, *Le temps du surréel*, Éditions Galilée, Paris.
- Pierre J. (éd.) 1980-1982, *Tracts surréalistes et déclarations collectives*, t. I 1922-1939 (1980); t. 2 1940-1969 (1982) suivis de compléments au tome I, texte de J. Schuster, Le Terrain vague, Paris.
- Schuster J. 1969a, *Archives 57/68. Batailles pour le surréalisme*, Éric Losfeld, Paris.
- 1969b, *Le quatrième chant*, «Le Monde des livres», 4 octobre 1969, p. IV.
 - 1969c, Lettre du 19 mai 1969, in Joubert 2001, pp. 47-52.
- Vailland R. 1948, *Le surréalisme contre la révolution*, Éditions sociales, Paris.